

Davy Borde

Tirons la langue

Plaidoyer contre le sexisme
dans la langue française

Les Éditions Utopia

Collection Dépasser le patriarcat

Les Éditions Utopia

61, boulevard Mortier – 75020 Paris

contact@editions-utopia.org

www.editions-utopia.org

www.mouvementutopia.org

Diffusion: CED

Distribution: Daudin

© Les Éditions Utopia, avril 2016

« L'anatomie c'est le destin »

Sigmund Freud

« La langue est un système symbolique engagé dans des rapports sociaux ; aussi faut-il rejeter l'idée d'une langue "neutre" et souligner les rapports conflictuels »

Marina Yaguello

« Les limites du langage sont les limites de notre monde »

Ludwig Wittgenstein

« Le féminisme est l'idée radicale que les femmes sont des personnes »

Marie Shear

Sommaire

Petit lexique	9
Introduction	11
I. LE SYMBOLIQUE C'EST L'ESSENTIEL	15
1. Suprématie du masculin/ invisibilisation du féminin	17
Le masculin l'emporte	17
Un peu d'histoire	20
Des-accords	21
Traduire l'imaginaire	23
Le genre grammatical marqué	24
Le dictionnaire ou le féminin tronqué	27
Invisibiliser	29
50 % des hommes sont des femmes	30
Limitantisme	33
Con-notations	36
Construire du passif et obtenir du péjoratif	38
Défense du masculin	43
2. L'omniprésence du sexe	44
3. Binarité du genre... grammatical ?	
Et 1, et 2, et 3... zéro ?	49
Généalogie	49
Dans l'espace	50
Es-tu de deux genres ?	52

II. LE FÉMINISME DANS LES MOTS	57
1. Les propositions des féministes	59
La réforme institutionnelle	59
<i>Les noms de métiers, fonctions, etc.</i>	60
<i>Mademoiselle</i>	62
<i>La règle de proximité</i>	62
Les perturbations	64
<i>Bannir les mots et expressions consacrées genrées</i>	64
<i>Utiliser d'autres formulations et/ou d'autres mots</i>	65
<i>Faire apparaître le féminin/les femmes</i>	66
<i>Le féminin générique</i>	67
<i>Le genre de la majorité</i>	68
<i>Le double marquage du genre</i>	69
<i>Les néologismes</i>	70
2. Les critiques de ces propositions	72
« Ce n'est pas juste »	72
Ce n'est pas esthétique	73
Ce n'est pas lisible	74
C'est redondant	76
C'est imprononçable	76
Ce n'est pas fluide	77
Ce n'est pas systématisé	78
Et la symbolique dans tout ça ?	78
« Et la critique du genre social ? »	80
III. UNE AUTRE PROPOSITION	83
1. Comment construire l'universel ?	87
$1 + 1 = 3$	87
Un point c'est tout	88

Un point c'est où ?	91
Deux points c'est tout	93
En résumé	94
2. La fabrique de l'universel	95
Noms, adjectifs et participes passés	96
Déterminants et pronoms	98
Conclusion	101
Remerciements	103
ANNEXES	
Explications sur la fabrique de l'universel	105
Les épïcènes	105
Les mots variant	105
<i>Les mots variant uniquement à l'écrit</i>	105
<i>Les mots variant à l'écrit et à l'oral</i>	107
Ressources/Bibliographie	121

Petit lexique

Dans ce texte, plusieurs concepts sont mentionnés. Il est donc bon de les définir clairement.

Genre (grammatical) : c'est un système de classification de mots. En français, il y a deux genres grammaticaux, le masculin et le féminin.

Genre (social) : il existe deux acceptions pour l'emploi de ce mot lorsqu'on parle de sociologie. En terme de rapport social, le genre est « *un système de bicatégorisation hiérarchisée entre les sexes (hommes/femmes) et entre les valeurs et représentations qui leur sont associées (masculin/féminin)* »¹.

En terme d'identité, le genre d'une personne est le sentiment d'appartenance à l'une à l'autre, aux deux ou à aucune des classes sociales de sexe (homme/femme). Ainsi, une personne *cisgenre* est une personne qui se sent appartenir à la classe sociale de sexe dans laquelle elle a été classée à la naissance ; une personne *transgenre* est quant à elle une personne dont le genre ne correspond pas à la classe sociale de sexe à laquelle elle a été assignée (elle peut-être en opposition, ambivalente, neutre...).

... et puisque « *le genre précède le sexe* »²...

1. Selon la définition des auteur·rices de l'*Introduction aux études de genre*, cité·es par Anne-Charlotte Husson dans son article Parlons de genre sur son blog: cafaitgenre.org/2014/02/02/parlons-de-genre/.

2. Lire L'ennemi principal de Christine Delphy. Rappelons aux néophytes, aux « critiques » pressé·es mais aussi aux malhonnêtes que cette phrase ne remet pas en cause la primauté de la corporité

Sexe social: c'est la catégorie sociale à laquelle on a été (ré)assigné·e à la naissance en fonction de ce que le corps médical a vu (ou cru voir) entre nos jambes: fille/femme/femelle ou garçon/homme/mâle. On est, selon cette conception, *soit* l'une, *soit* l'autre. *There is* (socialement) *no alternative...* pour l'instant.

Sexe biologique: il s'agit de notre sexe naturel, indépendamment donc des catégorisations sociales de genre. Ses composantes sont d'ordre génétique, hormonal, gonadique¹ et anatomique. La sexuation humaine (mais cela s'applique à l'ensemble du vivant dit sexué) est loin d'être dichotomique. Bien que celle-ci soit fortement polarisée², il y a toutefois entre 0,1 % et 1,7 %³ des êtres humains (donc des millions de personnes) qui se situent entre le pôle femelle et le pôle mâle, on parle alors d'intersexuation. Bien que le diagnostic vital ne soit souvent pas engagé, ces personnes sont tout de même « soignées », parfois même opérées, afin de pouvoir correspondre à l'une des deux seules catégories sociales de sexe reconnues.

des individu-es sur leur construction sociale, mais bien la lecture de ladite corporéité au travers du prisme de l'idéologie en place.

1. Les gonades sont les glandes sexuelles, certaines produisent des spermatozoïdes (testicules), d'autres des ovules (ovaires), d'autres ont à la fois les caractéristiques de l'ovaire et du testicule (ovotestis). Certaines personnes peuvent avoir des gonades de différents types.

2. Il faut comprendre la polarisation comme le fait d'avoir une concordance complète de divers caractères (apparence, gonades, chromosomes, hormones) et cela n'est pas (du tout) systématique.

3. Selon les sources et les critères retenus.

Introduction

« La langue est [...], dans une large mesure (par sa structure, par le jeu des connotations ou de la métaphore), un miroir culturel, qui fixe les représentations symboliques, et se fait l'écho des préjugés et des stéréotypes, en même temps qu'il alimente et entretient ceux-ci. »

Voilà ce que Marina Yaguello écrivait en 1978 dans *Les mots et les femmes*. Ceci va évidemment à l'encontre de l'idée que la langue, que les langues seraient des outils neutres, tant il nous apparaît¹ évident que les mots, les symboles, les règles qui régissent leur usage marquent nos esprits et rejaillissent sur nos actes, sur nos manières d'être au monde (aussi sûrement que nos actes influent sur notre manière de parler, de penser le monde, de nous penser).

Ainsi, si l'on aborde cette question sous un (certain) angle féministe, ce qui est l'objet de ce texte, on

1. Comme nous n'allons pas être tendre avec nos « ami-es » de l'Académie française, je préfère rappeler, et montrer, que l'ensemble de leur travail n'est pas complètement dénué d'intérêt, de pertinence. C'est pourquoi, nous inspirant de leurs « rectifications orthographiques » de 1990 et notamment des propositions de limitation de l'usage de l'accent circonflexe, nous ne l'emploierons qu'avec parcimonie, et nous en passerons donc notamment sur les verbes en -aitre (au grand dam des amoureux-ses d'une langue française complexe et fossilisée, que l'on a pu voir s'indigner dès qu'i-elles ont su que les simplifications proposées il y a 26 ans devraient être enseignées à l'école à la rentrée 2016. On a les indignations que l'on peut).

peut dire que notre langage est triplement problématique et ce pour une seule raison : il est *genré*. C'est à dire qu'il est imprégné d'une vision *dichotomique*, *naturalisée* et *hiérarchisée* du monde vivant et plus particulièrement du *genre* (!) humain.

Il est triplement problématique parce que, d'une part, il invisibilise le féminin ; d'autre part, parce qu'il ne permet pas de (se) parler, de (se) penser aisément hors de la dichotomie du *genre*, hors du « féminin » et du « masculin », de *Laféminité* et de *Lamasculinité*, deux ensembles de valeurs, de « qualités » et de manières d'être au monde idéologiquement liées à des anatomies particulières (dichotomisées elles aussi) ; et enfin parce qu'il nous impose (du moins en français académique) de rappeler de manière quasi permanente à laquelle des deux classes de sexe (social) appartient un être humain (*indépendamment* de la pertinence de cette précision).

S'il ne faut évidemment pas se cantonner à ce terrain de lutte *symbolique* (au sens de liée aux *symboles* véhiculés par le langage), l'abandonner reviendrait à couronner celles et ceux qui ne trouvent pas problématique cet outil de tous les jours qu'est notre langue. Cela équivaldrait à les laisser incruste dans les mots, dans la symbolique et donc dans les esprits *leur* vision du monde, du fait que notre langue sert actuellement de relais à l'idéologie du genre, qu'elle est « *le lieu où la structure patriarcale est ratifiée et inscrite*¹ ». Ainsi,

1. Patrizia Violi, *Les origines du genre grammatical*, in *Langages*, 21^e année, n° 85, 1987, p. 32.

il est plus que temps de poursuivre l'assaut entrepris depuis des siècles contre les archaïsmes politiquement problématiques de la langue française, mais aussi contre des pratiques plus fondamentales depuis trop longtemps en opposition avec la vision égalitariste et émancipatrice que porte le mouvement féministe. Notre critique se concentrera donc ici prioritairement sur la grammaire et plus particulièrement sur le (bien nommé) *genre grammatical*.

Avant d'entrer dans le cœur du sujet, apportons une précision. Nous ne sommes pas « spécialiste » de la langue, et c'est en tant que « simple » usager-re de celle-ci, en tant que « simple » membre d'une société que nous revendiquons notre droit à porter un regard *politique* sur cette question particulière qu'est le langage. Nous mettons ainsi en application un principe (que les ennemi-es de la démocratie (réelle) oublient/rejettent) qui veut que les expert·tes n'ont pas plus de légitimité à participer au débat politique, à la prise de décisions politiques que les autres citoyen·nes, *dans quelque domaine que ce soit*; leur rôle en tant qu'expert·tes étant soit d'informer les décisionnaires, à savoir le peuple (dont ils et elles font *partie*), soit de mettre en application les décisions prises par ce dernier.

Notre langue et notre société nous appartiennent à *tous·tes*; réapproprions-les-nous.